

# Plongée dans la France occupée

Janet Flanner fut, pendant cinquante ans, la correspondante du *New Yorker* à Paris. Elle fit le portrait d'Hitler et d'un pays privé de son âme. Ses chroniques paraissent.

PAR CLAUDE ARNAUD

Un demi-siècle durant (1925-1975), Janet Flanner chroniqua la vie culturelle, politique et judiciaire française pour le prestigieux *New Yorker*. Comme tant de membres de la *Lost Generation* fuyant la prohibition à l'acmé des Années folles (Hemingway, Gertrude Stein...), elle tomba amoureuse de la capitale, sans jamais perdre de son extrême lucidité. Elle aimait notre pays pour ses civets et ses stylistes, pour sa liberté de mœurs et sa franchise cynique aussi – des qualités propres à celle qui signait « Genêt » et traversa la vie avec Solita, sa compagne, mais sans exclusive.

Les éditions Mazarine avaient publié dans les années 1980 les chroniques envoyées par Flanner dans les années 1920 et 1930 de Paris, puis de 1931 à 1958 de toute l'Europe. Elles révélèrent l'acuité d'un esprit vorace qui savait comprimer des livres entiers dans ses papiers, comme les marins japonais mettent le contenu d'un appartement dans leur microcabin. *Les Enfants terribles*, de Cocteau (1929) ? « *Un petit désert de souffrance subtile, parsemé d'événements rigides aux pointes acérées comme des cactus.* » Le mariage de la fille de Pierre Laval avec René de Chambrun en 1935 ? « *Comme les deux jeunes gens sont riches, c'est un mariage d'amour.* »

**Œil d'aigle.** La déclaration de guerre en septembre 1939 sonne la fin de la partie. Flanner rentre aux USA avec Solita, mais garde le contact avec notre pays et reprend ses chroniques dès la fin 1940. Ce sont elles que l'on peut lire aujourd'hui sous le titre *Paris est une guerre*. Si loin d'une France privée de toute communication, elle réussit à plonger ses lecteurs dans ce pays occupé, mieux que tant de témoins restés sur place. On marche littéralement dans le Paris allemand, ici semi-désert et là plus que vivant malgré les pillages, les rafles et l'hypertrophie bureaucratique de l'occupant. Au Ritz, on croise le maître d'hôtel qui renseignait déjà Proust, et on a la surprise de découvrir que le premier étage de la brasserie Bofinger est réservé aux *feldgrau* – la monnaie vous sera rendue en marks...



Libre. L'écrivaine et journaliste Janet Flanner, ici en 1927.

Passionnée par la France mais jamais complaisante, Flanner scrute notre défaite d'un œil d'aigle. Elle oblige ses compatriotes, qui jamais ne subirent d'occupation, à réaliser ce que signifie avoir des milliers de doryphores sur le dos sur les trois cinquièmes de son territoire. Elle décrit avec une minutie d'entomologiste l'étendue du pillage – machines-outils, métiers à tisser, viande, alcools... –, véritable paragon d'objectivité à l'anglo-saxonne, jamais embuée par l'idéologie ou le préjugé. Une prouesse qui lui vaudra le National Book Award en 1966, rappelle Michèle Fitoussi dans sa préface passionnée, et qui la met au niveau du Polonais Kapuscinski, autre chroniqueur d'exception. Le clou du livre tient dans un portrait de 70 pages de Pétain, chef humain et méthodique en 1917, croyant plus en la défaite qu'en la République (il le prouvera en 1940), glacial en public mais abreuvant ses visiteurs d'histoires marseillaises en privé. Un chef-d'œuvre de nuance tissé autour de cette perle : « *Personne ne l'a jamais accusé d'être brillant. Il aurait été le premier à s'en agacer.* »

Curieusement, Janet Flanner avait pour modèle Henry James, qui n'en finissait jamais avec rien dans ses romans – « *un Léviathan qui ramène de tout petits*